

ANTI**RESSE**

N° 237 | 14.6.2020

L'éclatement du monde

Les anti-fêtes totalitaires

La reconquête de l'espace

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Un monde en peau de léopard

À LA PREMIÈRE OCCASION VENUE, J'AI SAUTÉ DANS UNE VOITURE ET J'AI ROULÉ À TRAVERS L'EUROPE. POUR RECONQUÉRIR L'ESPACE. POUR DÉCALER MON POINT DE VUE, AUSSI, SUR CE QUI NOUS ARRIVE. VOICI CE QUE J'AI VU D'UN BALCON JUCHÉ TOUT AU BORD DU MONDE OCCIDENTAL...

Le prétexte était de conduire mes parents en Serbie. Nous sommes descendus des Alpes et nous avons taillé à travers la plaine du Pô, sur des autoroutes enfin désencombrées. Je redoutais un peu les contrôles aux frontières, tous les pays - il y en a cinq sur cette route - n'ayant pas les mêmes règles pour le Covid. Personne ne nous a rien demandé. C'est à peine si l'on a regardé nos passeports. Étrange nonchalance, après ce qui a précédé.

UNE SI FRÊLE NORMALITÉ

Sans faire exprès, nous avons ravi-taillé dans la région de Bergame-Véronne, l'épicentre de la pandémie en Europe. Des masques traînent sur

les parkings, reliques de la bataille. Des masques, encore, sur les visages des employés et des clients, qui s'essaient comiquement à siroter leur espresso brûlant sans trop lever leur muselière. On les *sent*, malgré la distance sanitaire: d'un côté, ceux qui prennent la chose au pied de la lettre et qui vous perçoivent comme un danger possible (ce réflexe d'évitement est-il voué à s'incruster dans les mœurs, comme jadis le coup de chapeau?), de l'autre, ceux qui observent les consignes surtout pour ne pas se faire importuner, ou par simple respect d'autrui. Chacun réagit à sa façon. Ce n'est pas une affaire de «groupes cibles». La peur n'a pas d'âge. Je connais cette

région par cœur. Je l'ai traversée des dizaines de fois. Elle n'a jamais été aussi déroutante. Tout paraît normal et rien ne l'est plus. Le sentiment de se trouver dans l'œil du cyclone: d'un jour à l'autre, «ils» vont siffler la fin de la récré et cette liberté provisoire - ou cette paix - sera abolie. Dans les instances autorisées et dotées de voyance, on table sur un come-back «inéluçtable» du virus. Il semble attendu par les «sachants» comme la nouvelle saison de *Broken Bad* sur Netflix. Pourtant l'on voit mal comment l'on pourrait imposer aux populations exaspérées un deuxième confinement; mais on voit tout aussi mal comment on pourrait les laisser aller et venir. L'automne sera vindicatif. Il sera trop tentant de ressortir le professeur Ferguson, ou n'importe quel autre prophète de malheur informatisé, pour nous faire claquer de trouille avec un méchant retour de la rougeole ou l'armageddon par les moustiques du Nord-Est américain.

De Vénétie en Slovénie, un orage dantesque nous a presque immobilisés, comme pour nous rappeler que c'est la nature, encore et malgré tout, qui décide. Roulant au pas, j'ai eu le temps de méditer sur notre sort.

PARADOXES DE L'ÉLEVAGE HUMAIN

Le coronavirus a ouvert une voie royale au *Gestell*, le *dispositif* universel décrit par Heidegger comme une finalité propre à la civilisation technique. On n'a jamais vraiment aboli une extension du contrôle ni un impôt. La docilité des médias et

l'inertie des populations ont étendu à l'infini la palette des possibles, et tous les possibles sont explorés par principe, conformément à la philosophie *ludique* du capitalisme du désastre. Laquelle philosophie tient en un court échange du film *Wall Street*: > «Pourquoi as-tu bousillé cette boîte? (Why did you wreck that firm?)» > - Parce qu'elle était bousillable. (Because it was wreckable.)»

Pourquoi avez-vous bouclé tous ces gens? Parce qu'ils étaient bouclables. Pourquoi les tracez-vous? Parce qu'ils se laissent tracer. Ne cherchons pas plus loin, le complotisme est un divertissement d'oisifs. Une fois l'animal stabulé, on en fait ce qu'on veut. La meilleure manière de le coller définitivement en étable est de le persuader que le monde extérieur lui est hostile, qu'il ne peut sortir sans masque, manger sans désinfection, se reproduire sans assistance médicale. (D'où cette obsessionnelle insistance sur le *droit* des LGBTQPZNX à contourner les lois de Dieu ou de la nature: non une libération, mais au contraire un asservissement au dieu technologique.)

Si les routes se remplissent peu à peu, les aéroports restent des châteaux de la Belle au Bois dormant. À Belgrade-Nikola Tesla, pour la première fois, il n'y a personne pour accueillir les voyageurs à la sortie des douanes. Les proches se pressent hors du bâtiment, dans la zone des taxis. Ils font des signes timides aux voyageurs. À quoi bon agiter les bras si l'on ne peut pas, ensuite, s'étreindre? Chacun apporte «son»

comportement nouvellement appris dans le milieu où il fut confiné: va-t-on se toucher le coude, simplement dire «hello?», carrément se serrer la main... s'embrasser!? Et puis, sortis de cette chambre frigorifique, tous s'entassent dans des voitures et s'engouffrent dans la circulation chaotique de la capitale, dévastée par le bétonnage préélectoral. Et puis, le plus vite possible, ils vont prendre d'assaut les terrasses des cafés où seules les serveuses, par obligation professionnelle, portent rituellement les masques. Et puis, le surlendemain, ils seront 25 000 au stade pour suivre le traditionnel *derby* Étoile Rouge-Partizan de Belgrade (remporté, une fois n'est pas coutume, par les «Fossoyeurs» en noir et blanc). Les règles sacrosaintes de l'hygiène varient selon les lieux et les circonstances. Comme dans le *Stalker* de Tarkovsky, il subsiste des zones où les lois de la physique (humaine) sont altérées au milieu d'un monde qui aspire à retrouver sa routine organique.

D'UN VIRUS L'AUTRE

Le monde où nous vivons est une peau de léopard. À l'Ouest, hier encore, vous étiez sévèrement amendé pour une réunion de famille, ou pour avoir tenté d'enterrer vous-même vos vieux. Aujourd'hui, vous pouvez défiler par milliers sous le *hashtag* à la mode. L'émotion est au-dessus des lois, vous explique le ministre de l'application des lois en personne. Étrangement, il n'a pas démissionné après cet aphorisme.

À quoi va-t-il servir désormais? À décider des émotions légitimes? Le sort d'une minorité raciale aux USA, voilà une bonne émotion. Le deuil de vos parents ou la défense de votre minimum de survie, gilet jaune sur le dos? Des pulsions vulgaires qu'il convient de mater. C'est un jeu de marelle. De fait, il n'y a plus de lois générales. Vous vous trouvez sur une tache claire ou une tache noire de la peau du léopard. Tout dépend de ça. Partout.

En Serbie, l'épidémie a laissé peu de traces. 29 morts au million d'habitants, si ces chiffres signifient quelque chose. «On en a tellement vu, en une génération. Une épidémie, c'est pas les bombes...», me répète-t-on en souriant. C'est la sévérité du confinement qui a répandu l'angoisse, non la menace sanitaire. Comme partout, le pouvoir a testé ses outils et la résilience des masses. Pour le reste, les services ont en gros fonctionné, sans panique. La désorganisation des États occidentaux a surpris tout le monde. Et pourtant, au bout du compte, c'est la Suisse, avec presque dix fois plus de morts comptabilisés et son dépistage optionnel facturé aux citoyens qui a été déclarée par *Forbes* le pays le mieux protégé contre le Covid-19. Toujours première de classe, quoi qu'il arrive! Mais un fléau chasse l'autre et l'épidémie est déjà du passé. Aux confins occidentaux du pays, les heurts avec les migrants recalés par les pays de l'UE sont de plus en plus nombreux. Comme en Bosnie, l'accumulation de personnes déplacées

a créé une «bombe biologique» dont personne ne semble se soucier. Les règles de quarantaine, ici encore, ont été suspendues - n'ont jamais été appliquées. Dans la rue et la presse de boulevard, la rumeur accuse le gouvernement d'avoir été «acheté» pour créer des camps de dégage-ment des surplus humains auxquels la promesse de Mme Merkel - «*Wir Schaffen das!, nous y arriverons.*» - ne s'applique pas.

«C'est la répartition européenne des tâches», me dit une journaliste. L'Ukraine est le réservoir de GPA pour les particuliers qui peuvent se la payer, la Grèce et les Balkans seront la zone de HPA (*Humanitarisme pour autrui*) où l'Europe finance la construction de camps. «On paie pour ne plus les voir.» Et «ils» le sentent. Poussés dans le dos par la Turquie, «ils» ne cessent pourtant d'affluer. La rancœur monte, chez les

Vue d'ici, l'insurrection raciale partie des États-Unis paraît encore plus délirante et plus absurde - mais on y reconnaît des motifs familiers. Que fait dans les rues américaines le poing levé du mouvement *Otpor* qui renversa Milošević? La presse à sensation affirme même, en mode délirant, que son idéologue en chef, Srdja Popović, protégé de Soros, aurait été aperçu dans la foule à Minneapolis. Le professeur Popović a-t-il besoin de descendre dans la rue, lui qui est désormais intronisé «architecte secret» des révolutions colorées dans le monde entier? L'iconographie et la scénographie de #*BlackLivesMatter*, pour ceux qui ont connu les événements de l'an 2000 en Serbie, ressemblent à une décalcomanie. Un «Maïdan américain», la reconversion des théories de déstabilisation de Gene Sharp pour le marché intérieur. Des théories où la «non-violence» affichée n'est autre qu'un art martial, consistant justement à provoquer le plus de violence possible, mais en s'arrangeant pour en imputer la responsabilité au pouvoir en place.

A la différence des médias occidentaux, qui rapportent les événements avec une raideur d'huissier et sans un regard de côté, la presse serbe s'interroge librement sur les liens de cette déstabilisation avec la stratégie électorale démocrate et le rôle du *deep state* dans la révolution américaine. Le délire idéologique révulse l'opinion - d'autant qu'il implique un émigré connu. Le footballeur serbe Aleksandar Katai a été



L'EMBLÈME D'ОТПОР À BELGRADE: CE
POING FERMÉ NE VOUS RAPPELLE RIEN?

arrivants comme chez les indigènes, dans ce pays qui est officiellement considéré comme le moins raciste d'Europe.

conspué par les supporters de son club, le *Los Angeles Galaxy*, à cause des commentaires révoltants de sa femme sur Instagram à l'endroit des manifestants noirs, où (comme certains apparatchiks français au temps des gilets jaunes) elle exhortait la police à tirer dans la foule.

Katai s'est empressé de condamner ces propos. Interrogé sur l'af-

but contre le cours du jeu, qui serait paraît-il tout consacré à l'émancipation féministe...

LE MESSAGE DES STATUES

Vouloir trouver un gramme de raison dans ce qui agite aujourd'hui l'empire américain et ses satellites reviendrait à chercher le robinet pour arrêter un raz-de-marée. De ce coin d'Europe cyniquement abandonné par Churchill à la merci de Staline, j'ai vu vandaliser la statue du grand impérialiste britannique - et j'en ai ressenti de la peine, malgré ma détestation pour l'homme. J'ai vu aussi basculer celle de Christophe Colomb. Celle de Gandhi elle-même a failli être balayée sur pétition! Que leur a-t-il fait? Rien. C'était une statue, donc une personnalité honorée par une civilisation qu'il s'agit de détruire en bloc. Quand les figures de bronze basculent, l'humain de cher et d'os s'apprête à passer un mauvais quart d'heure. C'est le barrage d'artillerie de la révolution totalitaire. Personne ne peut l'arrêter avant qu'elle se dévore elle-même. Quand les Talibans ont dynamité les Bouddhas de Bamyane, l'Occident a poussé de grands cris, mais a continué de favoriser l'obscurantisme islamique aux quatre coins du monde. Aujourd'hui, il reçoit la monnaie de sa pièce, il le sait et c'est pourquoi il est incapable de protéger ses propres monuments. Cette fois-ci, son agressivité s'est retournée contre lui-même. De l'est de Vienne jusqu'à Pékin, il n'y a pas de manifestations #BLM - juste des



L'HUMOUR DOUTEUX DE MME KATAI

faire, le président de la Serbie Aleksandar Vučić s'est demandé en quoi le sportif était responsable des écarts de langage de sa moitié. Mais la répudiation conjugale de Katai aura été inutile. Comme dans les purges soviétiques, l'acte de contrition ne vous préserve nullement du peloton! Son club l'a viré séance tenante, affirmant du même coup l'autorité du mari sur le comportement de sa femme. Les barbus de Daech approuvent avec ferveur. Comme on dit dans le football, c'est un beau



BELGRADE, 10-12.6.2020. PHOTOBIOGRAPHIE DE SLOBODAN DESPOT

groupuscules. Il n'y en a guère en Afrique. Ni même dans les Caraïbes. Le reste du monde contemple avec ébahissement et boit son thé. Oui, notre monde est vraiment devenu multipolaire - mais dans un sens que la géopolitique n'a peut-être pas envisagé. Il est multipolaire dans tous ses pores. D'un groupe à l'autre, d'un individu à l'autre, n'y a plus de loi commune, plus de projet commun, plus de cohérence. Nous jouons tous à la marelle sur une peau de léopard. C'est excitant, comme dans toutes les grandes conflagrations de l'his-

toire. Et c'est fatidique. Selon que vous soyez sur la tache claire ou la tache noire, votre vie entière peut aujourd'hui basculer. Comme celle de ces émigrés qui, en 1917, se sont trouvés sur le bon débarcadère ou qui, au contraire, ont pris le mauvais train.

Il sera bientôt l'heure de nous retirer dans nos pavillons de campagne, d'y brosser des patates et de relire le *Docteur Jivago*.



ENFUMAGES par Eric Werner

Les anti-fêtes totalitaires

ON VOIT AUJOURD'HUI LES CRISES SE SUCCÉDER LES UNES AUX AUTRES: HIER LE CORONAVIRUS, AUJOURD'HUI LA RÉVOLUTION NOIRE, DEMAIN, PEUT-ÊTRE, L'EFFONDREMENT DE TOUTE L'ÉCONOMIE. CHACUNE DE CES CRISES S'EXPLIQUE PAR DES CAUSES QUI LUI SONT PROPRES, MAIS QUI NE SE REND COMPTE EN MÊME TEMPS QUE LEUR SUCCESSION NE RELÈVE PAS D'UN SIMPLE HASARD?

L'histoire, il est vrai, s'écrit le plus souvent en hiéroglyphes, en sorte que son interprétation reste délicate. Il n'est pas toujours facile de dire quel en est le sens: concrètement, vers quoi l'on va. Certains disent: rien ne sera plus comme avant, un monde nouveau est en train de naître. Oui, peut-être. Et d'autres, comme Michel Houellebecq: ce sera la même chose, mais en pire.

IDÉOLOGIE ET TERREUR

On cite aussi Hannah Arendt et les *Origines du totalitarisme*. C'est le cas de l'écrivain catholique américain Rod Dreher, qui rappelait récemment que l'anomie jointe à l'atomisation sociale, autrement dit la désintégration des liens sociaux traditionnels, ceux du métier, de la famille, de la

nation, est le terreau même du totalitarisme tel que le décrit Arendt. Cette tendance ne date pas d'hier, mais elle s'est accélérée encore au cours de la période récente, laissant ainsi le champ libre aux propagandistes. En ce sens, nos sociétés sont clairement aujourd'hui devenues prétotalitaires. Dreher cite en exemple les universités américaines, qui se sont progressivement muées au fil du temps en autant de petits laboratoires en la matière. Le politiquement correct et la surenchère qui lui est associée (surenchère se nourrissant de la peur de n'être jamais assez ceci ou cela: féministe, pro-noir, etc.) y règnent en maîtres. Au moindre écart ou seulement soupçon d'écart, la machine à exclure, stigmatiser, et au final tuer socialement se met en marche. Si

l'on admet avec Hannah Arendt que l'idéologie et la terreur sont les deux caractéristiques essentielles du totalitarisme, toutes ces choses et d'autres encore, analogues ou apparentées, devraient nous alerter. Dreher se réfère à la situation américaine, mais même si les universités européennes accusent encore un certain retard en ce domaine sur leurs homologues américaines, elles ne sont pas non plus trop loin derrière. D'où, soit dit en passant, leur déclin actuel.

Rod Dreher cite Hannah Arendt, mais on pourrait aussi citer René Girard et ce qu'il dit de la *violence sacrificielle* et de son rôle dans le fonctionnement social. Il faut, il est vrai, ici faire l'effort de mettre entre parenthèses les contenus idéologiques spécifiques pour fixer son attention sur les seuls comportements humains et sur ce qu'ils ont en commun: par-delà, donc, les contenus en question et leurs différences. Or, pour cela, on est souvent amené à devoir se regarder soi-même dans la glace, ce qui n'est pas toujours facile. C'est à ce prix-là, pourtant, que le parallèle souvent proposé entre ce que nous sommes en train de vivre aujourd'hui et les années 30 trouve une certaine légitimité. Il ne s'agit évidemment pas ici de renvoyer tout le monde dos à dos, encore moins de dire que dans la nuit toutes les vaches sont de la même couleur. Mais on a le droit aussi de dire que la psychologie des foules se moque des convictions et de leur contenu, car dans la pratique le résultat est souvent le même.

Quand René Girard dit que les

sociétés historiques ne parviennent à surmonter leurs divisions intérieures qu'en se créant des ennemis fonctionnels, cette remarque s'applique aussi aux sociétés actuelles. On ne se livre plus aujourd'hui, comme à d'autres époques, à des autodafés, mais on change les noms de rues, on censure des opéras (*Carmen*), on cherche à empêcher des projections de films (Polanski) ou des représentations de pièces de théâtre (en février 2018 à Paris). Quant aux nombreux cortèges qui ont sillonné ces jours-ci nos rues en soutien à la cause des noirs américains, on ne dira évidemment pas qu'ils ne font qu'illustrer l'unanimité sacrificielle, mais qui prétendrait qu'il n'y ait aucun lien? L'image construite et scénarisée du mâle blanc esclavagiste et homophobe joue ici un rôle de «tiers exclu», dans des fêtes qui sont en fait surtout des anti-fêtes, pour reprendre le mot de René Girard.

LES INCENDIAIRES DONNENT LE LA

Personne, aujourd'hui, ne saurait dire si l'Europe (occidentale) est en train ou non de basculer dans le totalitarisme. Mais il faut être attentifs aux signes. On est toujours frappé lorsqu'on étudie un peu l'histoire par l'aveuglement des acteurs historiques sur eux-mêmes et sur ce qu'ils font, comme si les expériences du passé n'avaient servi à rien. «Plus jamais ça», répètent-ils en chœur, sans se rendre compte que leurs propres attitudes et comportements s'inscrivent assez souvent en criant démenti à leurs propres paroles. Faites ce que je dis, pas ce que je fais. On leur a longue-

ment expliqué pourtant comment les choses se passaient. Mais ils pensent que cela ne les concerne pas. On dit volontiers aussi que les extrêmes se touchent. Mais il faut aller plus loin encore. La vérité, comme on le voit aujourd'hui, est qu'ils passent assez souvent l'un dans l'autre.

Dans une fable intitulée *Sur les falaises de marbre*, parue en 1939, l'écrivain allemand Ernst Jünger décrit la manière dont une société hautement civilisée en vient progressivement à sombrer dans le chaos, avec au final un immense incendie réduisant la ville-capitale et ses alentours en tas de cendres. À l'époque, les nazis s'étaient sentis visés, mais cette fable est bien sûr d'application générale. Il n'y a pas que les nazis qui veulent mettre le feu à la cité. Dans les *Falaises de marbre*, Jünger insiste sur le fait que l'incendie final a été préparé par une longue période de déliquescence. La métaphore organique se révèle être ici d'une certaine utilité. Il y a des maladies qu'on laisse se développer en silence et qui par là même finissent par entraîner la mort. Cela se vérifie au plan individuel mais également collectif. Il y a des blessures que l'homme sain remarque à peine, relève Jünger, mais elles n'en épuisent pas moins l'organisme. Et donc la destruction l'envahit (1).

Bref, dans une société saine, les incendiaires sont vite mis hors d'état de nuire. Il en va différemment en revanche dans une société malade et donc affaiblie par la maladie. Ce d'autant que personne n'ose l'appeler par son nom. C'est aussi un trait

que relève Jünger. Personne n'en parle, ou si l'on en parle, ce n'est qu'à voix basse ou à mots couverts: «tant éclate aux yeux de tous la faiblesse où se trouve le droit par rapport à l'anarchie» (2). Le droit veut dire beaucoup de choses, et il en va de même de l'anarchie. Ce ne sont donc pas, en ce qui me concerne, des mots que j'utiliserais. Ce que je dirais plutôt, c'est que les incendiaires en viennent très vite à conquérir le monopole de la parole légitime. C'est ce qu'on observe aujourd'hui. D'où, effectivement, les risques auxquels on s'expose lorsqu'on élève un peu le ton. Il est préférable de ne s'exprimer qu'à voix basse. C'est ce que requiert le principe de précaution.

On pourrait ici s'intéresser à l'attitude du narrateur. Lui dit très clairement qu'on ne peut pas faire grand-chose en ce genre de situations. Les maladies ont volontiers tendance à aller jusqu'au bout d'elles-mêmes. Autant dès lors se tenir à l'écart, se replier sur la sphère privée. On reconnaît là l'attitude stoïcienne. Une dizaine d'années plus tard, dans un autre de ses textes, *Le traité du rebelle*, Jünger se montrera en revanche moins pessimiste. Il développera toute une réflexion sur ce qu'il est possible de faire ou de ne pas faire dans ce genre de situations ou même pires encore. Nous y reviendrons dans une prochaine chronique.

~~~~~  
NOTES

1. *Sur les Falaises de marbre*, Gallimard, 1994, p. 53.
2. *Ibid.*, p. 55.

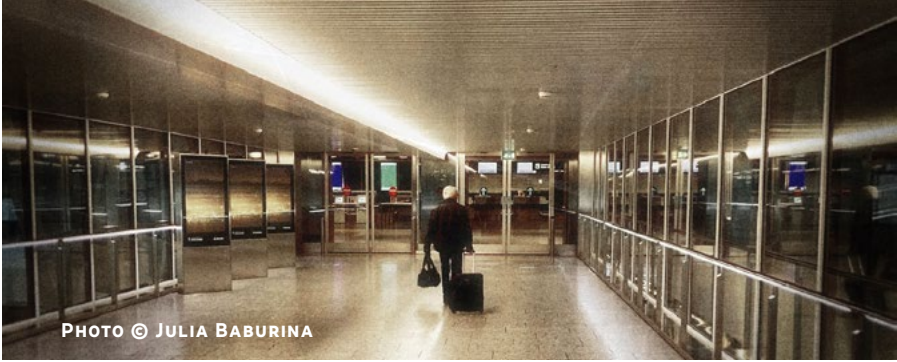


PHOTO © JULIA BABURINA

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

## La reconquête de l'espace

**C**E QUI NOUS MANQUAIT LE PLUS DANS LA VIE D'AVANT? LE TEMPS. CE QUI NOUS MANQUERA LE PLUS DANS LA VIE D'APRÈS? L'ESPACE. DÉPÊCHONS-NOUS DE LE RECONQUÉRIR!

Je ne parle pas de l'espace mental, symbolique, intériorisé de la jacasse-rie psychoplanante du new-age. Elle était surtout là pour nous inciter à travailler notre résilience, à muer le réel en métaphore et nous aménager des «univers intérieurs» nombrili-pètes qui nous rendraient insensibles au resserrement des vraies menottes autour de nos vrais poignets. Je parle de notre liberté d'aller où nous voulons, quand nous voulons, comme nous voulons. De notre liberté tout court. Parce qu'elle commence et se termine par ça. Le totalitarisme a toujours besoin d'entraver les mouvements de ses sujets. Selon toute probabilité, nous allons devoir vivre avec des passeports intérieurs, comme en Union soviétique. Les voici, imperdables, en application ou en bracelet et toujours - métaphoriquement - en suppositoire. Le manque de temps est le stress des hommes libres. Le manque d'espace est la plainte

des esclaves. Dans le monde d'après, l'espace libre sera une hallucination. L'un des meilleurs aperçus de cette cité radieuse se trouve dans la fable de Jaroslav Melnik, *Espace lointain* (éd. Agullo). Depuis des centaines de générations, les humains ont perdu la vue, à moins qu'on la leur ait supprimée. Ils ne sont pas plus malheureux pour autant. Le verbe *voir* ne signifie rien pour eux. Le malheureux, c'est celui qui, par accident, recouvre l'usage des yeux. Un monde sans vue est un monde sans beauté, en l'occurrence un empilement de bunkers et de câbles sur des charpentes métalliques, habité par des ombres voûtées et hirsutes. Mais c'est aussi un monde sans *vision*, sans intelligence, sans désir ni espoir. Impossible de s'y projeter au-delà de l'*espace proche*, les trois ou quatre coudées défrichées par les perceptions tactiles et l'ouïe. Pour les déplacements et le travail, on se fie à des appareils de guidage et des «phares électroacous-

tiques». Bref, à de l'ingénierie. Dont les administrateurs ne sont peut-être pas aussi malvoyants que les administrés. C'est pourquoi ils se tuent à leur répéter que l'espace lointain est un mythe. Une pathologie! Ils ont développé un médicament pour la soigner, au nom étrangement familier: le bicéfrasole. Mais ils commencent par vous coller des emplâtres sur les yeux. La chimie c'est bien, la physique c'est plus sûr. La crise du Covid19 aura marqué le point de bascule. Tel Pinocchio arrivé au bout des délices du pays des jouets et sur le point d'être transformé en âne, nous nous apercevons soudain que la fête foraine ne nous sourit plus. Après avoir contribué à élargir notre espace, les technologies se liguent pour nous le resserrer. Nous sommes priés de nous en tenir à l'espace proche, celui de nos besoins élémentaires et du tâtonnement assisté par ordinateur qui nous permettra juste d'aller du lit à la cuvette et de la cuvette au (télé)travail. Des êtres dont toutes les interactions avec la réalité auront été *médiatisées* seront l'équivalent des aveugles de Melnik. Lorsqu'ils croiront regarder un paysage vierge par la fenêtre, il ne sauront pas que ce n'est encore qu'un écran. Que leur horizon s'arrête en réalité au mur interactif de leur cellule. Je ne parle ici que des outils d'information et de communication. Je ne parle même pas des outils de contrôle. Le coronavirus aimerait nous confiner définitivement entre les miradors de l'intelligence artificielle. Est-ce un hasard si le mode « panique totale » s'observe justement dans les sociétés les plus technologiques - et si ces

mêmes sociétés subissent le gros des dégâts, avec une gestion de crise *confiant* à la débilité mentale, se fiant aux calculs foireux de l'astrologue Ferguson et jetant des myriades de feuilles Excel dans les pattes des médecins qui voudraient simplement soigner leurs patients avec les méthodes éprouvées qu'ils ont apprises à l'âge préinformatique? On comprend un peu mieux, à la lumière de tout ceci, la prudence de Steve Jobs et des autres déités de la Silicon Valley qui ont sévèrement limité à leurs propres enfants l'accès aux écrans alors même que les ministères de l'éducation s'équipaient dare-dare de tablettes et autres grigris numériques. La caste des seigneurs de demain se distinguera justement par sa sobriété technologique, non son opulence. L'accès à l'espace lointain est à ce prix. Mais nous qui sommes loin de ces hauteurs, que pouvons-nous faire? C'est tout un programme, à élaborer avec soin. Allons-nous jeter le smartphone et opter pour le bracelet traceur? Entre ces deux mouchards, lequel sera le moins collant? Pour commencer, nous pourrions peut-être repasser au papier et au «filaire» tout ce qui peut être sauvé et remettre nos vénérés ordinateurs à la place qu'ils n'auraient jamais dû quitter: celle de *computeurs*, accessoires électroniques de comptabilité et de classement. Accessoires. Non cerveaux.

- Ce texte paraît simultanément dans l'Antipresse n° 237 et dans le n° 184 (Juin 2020) de la revue *Éléments*.

## TURBULENCES

### SUISSE · Les GAFAM reprennent les commandes

Nous devons au Prof. Solange Ghernaoui cette clarification bienvenue: oui, «l'application de traçage» SwissCovid est bel et bien «contrôlée» par les GAFAM – contrairement à ce que les milieux officiels nous expliquaient doctement. D'où l'idée taquine de cette experte en cybersécurité de rebaptiser ce logiciel-espion pour *smart-phones* GAFAMCovid.

Or, grâce au refus catégorique de la Confédération de développer un quelconque «*cloud* souverain», le système bancaire suisse suit aujourd'hui la même pente que ce gadget sanitaire douteux. Car ce sont bien Microsoft Azure (UBS, Raiffeisen, Banque cantonale de Zurich), Google Cloud (Credit Suisse) ou encore Amazon Web Services (PostFinance), qui sont en train de rafler les données clients des *too-big-to-fail* suisses. Mieux encore, la Banque nationale (BNS) elle-même teste sa future monnaie digitale (le fameux «*e-franc*») grâce aux bons offices de Crux Informatics, un «partenaire» privilégié de Google Cloud Platform (GCP)..

Le changement de système monétaire annoncé en août dernier par l'insubmersible Philipp Hildebrand ouvre donc un avenir radieux aux GAFAM. Les centaines de milliards d'ores et déjà brassés en Extrême-Orient par les plateformes de *crowdfunding* d'Ali Baba et Tencent (l'équivalent chinois de Facebook) nous donnent un avant-goût de notre *proche avenir* (pour reprendre l'appréciation de Thomas Jordan, l'actuel président de la BNS).

À l'heure où l'homologation de la «monnaie de Facebook» (Libra) apparaît comme une simple formalité administrative (l'insignifiante *start-up* zurichoise Sygnum lui a tracé la voie, empochant même une licence bancaire dans la foulée!), l'ave-

nir du marché suisse du crédit paraît tout tracé. Il est vrai que grâce à leur outillage *blockchain*, les *too-big-to-fail* pourront rester présentes dans la gestion de fortune, où le contact client est si important. Les GAFAM n'en rafleront pas moins la banque de détail... et le gros du marché du crédit.

Une récompense d'autant plus méritée que le «système de crédit social» des GAFAM repose, à l'instar de son équivalent chinois, sur des critères idéologiques clairs – applicables tant aux particuliers qu'aux entreprises. La stratégie du choc qui nous enverra sans broncher dans ce *meilleur des mondes* inclusif est, elle aussi, déjà connue.

D'ici là, on pourra se familiariser avec la finance 2.0 via la *start-up* de *crowdfunding* zougoise Cashare AG, qui évalue déjà ses emprunteurs «en utilisant le *Big Data*». La société ne précise toutefois pas sur quels serveurs elle puise ses «mégadonnées», ni si elle a, par exemple, accès au dossier électronique du patient. Car il s'agit bien, là encore, d'un projet lié au *cloud*..

A noter enfin l'attitude étonnamment volontariste de certaines sociétés suisses telles que les supermarchés Migros ou le fournisseur d'électricité Alpiq, qui ambitionnent de rendre chaque achat «traçable» grâce à un système de *blockchain*. De quoi établir un lien direct entre nos paiements en monnaie électronique et nos habitudes de consommation. Et de se demander ce que les uns et les autres espèrent pouvoir obtenir en échange de ces informations personnelles qui alimenteront, elles aussi, les «mégadonnées» du *cloud*..

Les militants de l'Initiative Monnaie Pleine ont raison de dénoncer l'emprise du secteur bancaire sur l'économie. Une fois leur «réforme monétaire» mise en place toutefois, les leviers de commande arrachés aux banques risquent fort de se voir rapidement accaparés par les GAFAM. Avec des

répercussions potentiellement illimitées sur la vie professionnelle, sociale – et même privée – de chacun d'entre nous.

\* Vincent Held/12.6.2020

### **LISEZ-MOI ÇA!** • **«Mon année dans la baie de Personne», de Peter Handke**

**Ce qu'il apporte.** *Mon année dans la baie de Personne* raconte l'histoire de deux métamorphoses et d'une réconciliation. S'il y a une métamorphose, il y a une rupture. Rupture avec la vie passée, ses proches et sa famille. Peter Handke quitte la métropole parisienne qui l'étouffe pour venir s'établir, seul, dans la baie de Personne à proximité des forêts des Hauts-de-Seine. L'auteur, Georg Keuschnig dans le texte, se livre à une introspection qui questionne l'acte même d'écriture. Ce sera sa première métamorphose. Il ne peut se concevoir en héros de ses propres livres, mais uniquement en spectateur. Il se rêve en simple observateur et désire écrire tel un chroniqueur, aussi objectivement qu'un juriste, un livre précis et direct, pour «vibrer avec» les gens et les choses, tout en se dépouillant de la forme narrative du récit classique. À chaque fois, il échoue. La narration vient à lui en destructrice, «comme l'amour», et le souffle de l'émotion transforme la réalité. Recherche-t-il la froide objectivité d'un Ernst Jünger? Ce désir d'un style épuré et sobre sera sa deuxième métamorphose. Le besoin de solitude et de retrait est essentiel pour l'écrivain, fatigué de l'inconstance du siècle, et, finalement, la réconciliation avec les siens et son entourage se fera par la grâce de la parole, matrice de toute création.

**Ce qu'il en reste.** C'est un ouvrage conséquent, tant par sa qualité littéraire que par le volume: plus de sept cents pages. Le lecteur en ressort transformé et comprend mieux la puissance littéraire de Peter Handke, qui a été traîné dans la boue d'une façon immonde par le monde culturel à cause de ses prises de position politiques lors de la guerre ex-yougoslave, qui a vu la

dislocation d'une nation européenne sans que le monde occidental s'en émeuve.

**À qui l'administrer.** Ce magnifique texte qui questionne au scalpel l'acte créateur de l'écrivain est, à mes yeux, le plus beau de Peter Handke, Prix Nobel de littérature 2019. Un livre à mettre dans les mains de ceux qui se sentent à la dérive et apprécient à sa juste valeur l'œuvre d'un écrivain majeur.

\* Peter Handke, *Mon année dans la baie de personne*, Gallimard. Suggestion de Patrick Gilliéron Lopreno.

### **USA - Politiquement corrects jusqu'à l'idiotie**

Doreen St. Felix est une écrivain(e) féministe qui écrit pour *The New Yorker*, revue littéraire teintée de politique. Métisse d'origine haïtienne, elle décrit ainsi la mise en scène des députés démocrates qui se sont revêtus de couleurs traditionnelles africaines pour annoncer une réforme de la loi sur la police qui n'est que du vent: > «La nouvelle ne justifiait pas un tel cinéma, mais le Parti démocrate, le parti des apparences et de la pose, ne pouvait pas résister à la tentation. Lundi, les membres du Congrès ont présenté le "Justice in Police Act 2020", et l'annonce a été amplifiée par la mascarade qui l'a accompagnée. Tous enveloppés dans les mêmes étoles originaires du Ghana, les députés, soucieux de témoigner leur solidarité avec leurs électeurs, ont fait d'eux-mêmes des modèles de stupidité.» Caitlin Johnstone, autre observatrice déabusée de l'univers politique yankee qu'elle exécute dans un blog quotidien dévastateur, va encore plus loin: > «Tel est le vrai rôle du Parti démocrate. Donner un accord enthousiaste, doublé d'un soutien à l'échelle du pays aux mouvements qui réclament de vrais changements en faveur des simples citoyens, alors qu'aucune vraie mesure n'est prise pour mettre en œuvre ces changements. (...) Barack Obama a construit toute sa carrière sur ce principe. Le peuple



l'a élu, car il a promis espoir et changement, puis pendant huit ans à chaque fois que le peuple rempli d'espoir a demandé des changements, il a dit: "Oui, nous devons tous nous mettre ensemble et en discuter". Il a exprimé sa sympathie et prononcé un discours émouvant, puis il ne s'est rien passé.» J.-M. Bovy/12.06.2020

### **SUICIDE - Plutôt par Zoom ou par Skype?**

On connaît les promesses hautement morales du système en matière de suicide médicalement assisté. Toutes les précautions médicales et éthiques seront prises, les médecins ne se prononceront qu'après un examen détaillé du patient, de ses motivations, de ses perspectives de (non) guérison... Jusqu'à ce que le feu vert soit obtenu.

Le confinement technologique a considérablement simplifié les procédures et offert de nouvelles perspectives. Désormais, certains médecins américains s'autorisent à n'examiner leur patient qu'au travers d'une vidéoconférence. Quant au deuxième avis, toujours exigé, eh bien... il pourra être délivré sur consultation téléphonique.

Encore une superstition du «monde d'avant» balayée par le confort des nouvelles technologies... Et un progrès qui met en évidence un mouvement initié de

longue date vers la banalisation médicale et morale du suicide médicalement approuvé. L'article de *First Things* en donne des exemples éloquentes, notamment celui du Dr Carol Parrot, habituée à la consultation à distance, même pour les cas... terminaux:

Parrot a déclaré qu'elle consulte «parfois» le médecin traitant du patient suicidaire. Cela signifie qu'elle ne prend parfois même pas la peine de discuter du cas avec le professionnel de santé le plus proche du patient.

Wesley J. Smith, l'auteur d'un livre opportunément intitulé *Culture de la mort: l'âge de la médecine de nuisance*, résume la situation:

Que pouvons-nous apprendre de tout cela? Les «directives de protection» servent principalement à donner à une société méfiante un faux sentiment de sécurité à propos du suicide assisté. Mais une fois que nous acceptons le suicide comme une réponse acceptable à la souffrance causée par une maladie ou un handicap, nos attitudes à l'égard de la mort deviennent si déformées que l'obtention du suicide pour les patients qui le demandent devient rapidement la priorité absolue. Avec le temps, les pratiques sont de plus en plus déréglées - et personne ne s'en soucie vraiment.

## **Pain de méninges**

### **LE RÈGNE DE LA HORDE**

La société n'existe plus. La société se décompose de plus en plus en hordes. Et celles-ci se comportent de plus en plus comme des hordes, à mesure que les mensonges de la société et de la communauté se propagent et se transforment en chantage à l'encontre de tous ceux qui sont hors de la horde, ceux qui restent de plus en plus isolés et solitaires. Les hordes ne forment plus des cliques, elles forment toutes ensemble une seule et unique immense clique, appelée «le monde», et c'est cela la nouvelle «société» mondiale, en réalité ce n'est qu'une horde financière et moralisante qui dissimule derrière sa suavité une sauvagerie complète...

— Peter Handke, *Le voyage en pirogue, ou la pièce du film de la guerre* (Trad. SD)

# ENRACINEMENT

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

